JEAN RICHEPIN 1849–1926

Les trois matelots de Groix

Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions trois mat'-lo-ots de Groix,
Mon tra-dé-ri tra trou lon la,
Mon tra-dé-ri tra lan lai-ai-aire.

L'avez-vous oublié ? Moi, je l'ai retenu,
Ce vieil air de marin, chef-d'œuvre d'inconnu,
Où du peuple et des flots l'âme obscure s'exprime.
Quelques couplets, naïfs de sens, veules de rime.
Sur cinq notes, pas plus, cinq, mi, ré, do, si, la,
Avec tradéri tra, lanlaire et troulonla,
C'est tout ! Mais là-dedans, la mer entière y passe,
Le cri des naufragés, l'haleine de l'espace,
Les gaîtés de ce dur métier et ses effrois.
C'est la complainte des trois matelots de Groix.
Pour la goûter dans sa grandeur mélancolique,
Il faut l'entendre au soir, quand le soleil oblique
Avant de s'en aller lui dresse son décor,
Lorsqu'en derniers flocons sa pourpre saigne encor.
Tandis qu'à l'autre bout du ciel la nuit reflète
Ses cheveux dénoués dans la mer violette.
Oh ! comme le vieil air alors vous entre à fond,
Chanté là-bas par un qui dans l'ombre se fond.
Par un pauvre pêcheur qui, tourné vers la terre,
S'enfonce au large sur sa barque solitaire !
Oh ! le puissant, le fier poëme, et pénétrant !
Quelle évocation il fait ! Quel charme il prend
À rouler sur les flots où ce rameur le pousse
Avec sa rauque voix que le lointain rend douce !
Mais comment le noter, ce poëme ? Comment
En traduire la vie et l'âme, où le moment,

L’onde immense, le ciel profond, l’ombre infinie.
Mystérieusement mêlent leur harmonie ?
Comme dans un herbier les goëmons défunts
Se dessèchent, flétris, et perdent leurs parfums,
Cette musique et ces paroles, entendues
Sur la mer qui frissonne et dans les étendues,
Vont-elles pas mourir et se flétrir aussi
Sur ce froid papier blanc par ma plume noirci ?
Bah ! les mots, vieux sorciers, ont des métempsychoses,
Et leurs philtres savants font revivre les choses.
Essayons !

Attendri, pourtant non sans gaîté,
L’air s’élance d’abord dans un vers répété,

Et là, sur un quasi trille qui pirouette,
Plane en battant de l’aile ainsi qu’une alouette.

Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions deux, nous étions trois.

Ma foi, oui, deux ou trois ! Ou bien quatre, peut-être.
Le compte est, au départ, fait par le quartier-maître ;
Mais le compte au retour, ah ! qui donc le connaît ?
Est-ce qu’on sait jamais, sur mer, combien l’on est ?
On était trois. On n’est plus que deux. Cherchez l’autre !
Aujourd’hui c’est son tour, et demain c’est le vôtre.
En a-t-on vu partir dans le grand bénitier !
Mais qu’importe ! Hardi, les gas ! c’est le métier.
Houp ! quand même, et gaîment, en marins que nous sommes !
Si l’on pensait à ça, la mer serait sans hommes.

Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions trois mat’lo-ots de Groix,
Mon tradéri tra trou lon la
Mon tradéri tra, lanlai-ai-aire ?

Et le premier couplet va joyeux s'achevant
Sur un coup de gosier qui gueule au nez du vent
Et dont le dernier cri s'envole en rires vagues
Comme un défi moqueur à la barbe des vagues.
Et pourquoi serait-on si triste, donc, les gas ?
On a fait bonne pêche. On rentre sans dégâts.
La femme et les petits auront pitance large.
On arrive. On débarque. On va vendre la charge.
Et puis on mangera la soupe de poissons
Avec un bon pichet de cidre et des chansons.
Parbleu ! le vent n'est pas toujours si mauvais drille.
La mé n'est pas toujours rèche comme une étrille.
Vois, elle est douce, un peu frissante, mais pas plus.
C'est la brise qu'il faut pour traîner les chaluts.
Le bateau va comme en rivière une gabare,
Sans personne au compas, et le mousse à la barre.
Il faudrait n'être qu'un failli chien de terrien
Pour geindre en ce moment et se plaindre de rien.
Va, du gas, et les pieds pendus sur la poulaine,
Pare à reprendre en chœur le refrain à voix pleine !

Nous étions trois mat'lots de Groix
Nous étions trois mat'lots de Groix,
Nous allions de Belle-I-Isle à Groix,
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra-lanlai-ai-aire !

Bien sûr ! Pourquoi donc triste ? Ah ! le sort des marins,
Un sort à faire envie, une vie à trois brins !
Bitte et bosse, qu'on dit en langue matelote !
Mousse à douze ans. Ensuite, un congé sur la flotte.
Puis, jusqu'à cinquante ans, inscrit. Après, largué !
Quand près d'un demi-siècle on a bien navigué,
On touche, en s'échouant épave sur la grève,
Cent soixante-dix francs de pension. Quel rêve !
Mais sur nos pieds pendus vient poudrainer l'embrun.
Attrape à prendre un ris, mon garçon ! Encore un !
V'là la mé qui se fâche et la lame qui brise.
À c't' heure, c'est le vent du nord qui souffle en brise.
Mauvais bougre de vent qui vous jette aux récifs,
Et gifle à contre-poil les paquets d'eau poussifs.
Range à virer ! Le vieux nous chatouille le ventre,
Et les filins tendus ronflent creux comme un chantre.

Nous allions de Belle-Isle à Groix,
Nous allions de Belle-Isle à Groix,
Le vent du Nord vint à-à souffler.

C'est vrai, qu'il souffle, tout de même, et pas pour rire.
L'eau clapote en bouillons comme une poêle à frire.
Ben ! qu'il gimble tant qu'il voudra dans les agrès !
Nous en avons troussé bien d'autres au plus près.
Ce n'est pas encor lui qui verra notre quille.
Souffle, souffle, mon vieux ! Souffle à goule écarquille !
Souffle à t'époumonner ! Nous n'y serons pas pris.
Car la barre tient bon, la toile a ses deux ris,
Et l'homme est plus malin que la mer n'est méchante.
Nous sons parés, mes gas. Holà, du mousse, chante !

Nous allions de Belle-Isle à Groix,
Nous allions de Belle-Isle à Groix,
Le vent du nord vint à-à souffler,
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra lanlai-ai-aire !

Et la voix du pêcheur qui va toujours ramant,
Là-bas, à l'horizon, n'a pas un tremblement
En lançant ce couplet où déjà monte et roule
Le râle rauque et sourd dont se gonfle la houle.
Car il souffle dans la chanson, plus fort, plus dru,
Le maudit vent du nord, le sacré vieux bourru ;
Et les flots flagellés, qu'il rebrousse au passage,
Se cabrent contre lui, lui crachent au visage,
S'enflent, bondissent, fous, et viennent dans leurs sauts
Jusqu'au milieu du pont dégorger leurs naseaux
En secouant, épars, leurs crins aux mèches vertes.
Le bateau coupe en deux leurs poitrines ouvertes,
Ou les chevauche, grimpe aux croupes des plus hauts,
Puis dans des entonnoirs retombe, et les cahots
Le déhanchent, comme un qui chute d'une échasse.
Maintenant, c'est compris : le grain nous fait la chasse.
Il faut, sans qu'il nous prenne en biais, filer devant,
Sur un tout petit bout de toile dans le vent.
Le ciel se grée en nuit, d'une nuit sans chandelle ;
Et sur ce grand mur noir passent à tire-d'aile
Des nuages blafards, déchiquetés aux flancs,
Où le bec des éclairs ouvre des accrocs blancs.
L'averse tombe en fouet aux lanières étroites.
La mer est comme un champ de lames toutes droites.
Cargue ! Amène ! Encor ! Tout ! Plus de toile au bateau !
Les ris à l'Irlandaise, aïe ! à coups de couteau !
En lambeaux arrachés le dernier foc s'envole.
La baume en deux ! Le mât craque. La barre est folle.

Le vent du nord vint à souffler,
Le vent du nord vint à souffler.

Il souffle, souffle, souffle. En vain l'on s'évertue.
Pas moyen de virer à la brise têtue.
Et l'on entend d'ici le bruit tonitruant
Des taureaux de la mer aux récifs se ruant.
C'est la côte, la terre infâme, où l'on se broie
Aux mâchoires des rocs qui lacèrent leur proie.
Non, non, plutôt que d'être ainsi mis en morceaux,
Luttons, colletons-nous encore avec les eaux !
La chaloupe est servie et la vague est gourmande.
Mais, l'aviron au poing, c'est l'homme qui commande.

Le vent du nord vint à souffler,
Le vent du nord vint à souffler,
Faut mettre la chalou-oupe à l'eau,
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra lanlai-ai-aire !

Ah ! comme elle paraît lamentable d'ici,
La chanson qui là-bas s'égaille sans souci !
Qui sait si ce pêcheur, perdu dans l'ombre grise,
Ne va pas rencontrer aussi, lui, cette brise,
Ce vent du nord qui jette aux rochers le bateau ?
Un coup par le travers, et sa barque fait eau !
Il est seul. Il est loin. Il n'a rien que sa rame.
Pourtant il va toujours. Il chante. Et tout le drame
Qu'il évoque en deux mots sans un pleur dans la voix,
Tout ce drame surgit. Je l'entends. Je le vois.
Ils sont dans la chaloupe, à la rame, à l'aveugle,
Contre l'eau qui rugit, contre le vent qui beugle.

Ils ont dégringolé dedans comme ils ont pu,
Juste à temps, au moment où le mât s'est rompu,
Où la coque a roulé vers la côte prochaine.
Plus de pont ! Plus de chambre au bon coffre de chêne !
Plus de voile ! Plus rien que leurs pauvres poings clos
Pour taper sur le mufle à la meute des flots.
Et les monstres sur eux croulent en avalanches,
Dardent leurs ongles verts, font grincer leurs dents blanches,
Leur sautent par dessus quand la barque descend,
Et tachent de les prendre à la gorge en passant.
Et l'on a beau tenir son banc d'une main forte,
Ils sont tant, qu'une gueule à la fin vous emporte.

Quand la chaloupe fut à l'eau,
Quand la chaloupe fut à l'eau,
Mon matelot tomba-a dans l'eau,
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra lanlai-ai-aire !

Ah ! maintenant, c'est comme un vol d'oiseaux meurtris
Que la chanson là-bas se traîne avec des cris,
Tandis que le pêcheur disparaît dans la brume.
Un vol d'oiseaux lassés, lourds, qui perdent leur plume !
Roulant et s'écorchant à la pointe des flots,
Le trille du refrain se déchire en sanglots.
Un vol d'oiseaux blessés qui ne vont que d'une aile !
O tristesse de la lointaine ritournelle !
Cette fois, en chantant, le pêcheur a gémi.
C'était son matelot, celui-là, son ami.

Mon matelot tomba dans l'eau… La voix sanglote…
Il a fait avec moi son congé sur la flotte.
Partis ensemble, dà ! Lâchés ensemble aussi.
Il était, comme moi, de la classe, et d'ici ;
Et du même filet on aurait dit deux mailles.
Puis, comme moi toujours, il a femme et marmailles.
Veuve, à c't'heure, orphelins ! Comment vivre pourtant ?
Car il n'a rien laissé, pauvre bougre, en partant.
Sur lui le matelot a sa fortune entière ;
Et quand il tombe à l'eau, c'est l'eau son héritière.

On n'retrouva que son chapeau,
On n'retrouva que son chapeau,
Son garde-pipe et son-on couteau,
Mon tradéri tra trou lon la
Mon tradéri tra lanlai-ai-aire !

Trois fils ! Et c'est tout ça qu'ils se partageront !
L'un aura le chapeau, trop large pour son front ;
Ça ne peut plus servir qu'à demander l'aumône.
Le plus petit prendra l'étui de cuivre jaune ;
Et l'aîné gardera pour l'heure des repas
Le couteau qui coupait le pain qu'il n'aura pas.
Ah ! l'on rêvait pour eux des existences douces,
Hein ! la mère ! À présent qu'en fera-t-on ? Des mousses.
Et tout de suite ! Avant leur douze ans, embarqués !
Ou bien ça s'en irait mendier sur les quais.
Quant à la veuve, pas même ce qu'ont les autres :
La consolation des lentes patenôtres
Que sur un tertre vert on verse avec ses pleurs
En y mettant un brin de buis, un pot de fleurs !
Car son homme aura bien un coin au champ d'avène,
Sous ces mots : Mort en mer ; mais dans la bière vaine
Le corps ne sera pas en terre sous la croix.
Le corps, le pauvre corps, les flots profonds et froids
Le roulent maintenant au hasard des marées,
Parmi les prés voguants des algues démarrées

Où paissent les poissons qui mettront en lambeaux
Tous ses membres épars dans de vivants tombeaux.
Et nul ne lui fera son lit pour qu'il y dorme.
Il ne restera rien de lui, rien de sa forme,
Rien qui de ce qu'il fut garde le souvenir,
Rien qu'on puisse revoir, rien qu'on puisse bénir.
Il ne restera rien de lui, que sa pauvre âme
Qu'on entendra pleurer les nuits où la mer brame.

Son garde-pipe et son couteau,
Son garde-pipe et son couteau,
Et son sabot flottai-ait sur l'eau
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra lanlai-ai-aire.

Ah ! les enfants sans père et le noyé hideux !
Nous étions trois, et nous ne sommes plus que deux.
Comme il flotte sur l'eau, le sabot solitaire !
Ah ! pêcheur qui t'en vas, pourquoi fuis-tu la terre ?
Ainsi parlent les morts par la bouche des flots.
Ainsi dit la chanson que rhythment leurs sanglots.
Oui, pourquoi t'en aller sur la vague si fausse,
Toi qui sais que son creux peut devenir ta fosse ?
Pourquoi toujours voguer, pour finir comme nous
Dans cette tombe où nul ne mettra les genoux ?
Ah ! pêcheur qui t'en vas, reste donc sur la terre.
Ne vois-tu pas sur l'eau le sabot solitaire ?
Mais la voix du pêcheur plus proche a retenti.
Il revient en chantant comme il était parti ;
Revient ce soir, et pour repartir à l'aurore.
Quand il repartira, c'est en chantant encore.
Toujours brave, toujours d'un cœur insoucieux,
Sur l'infini des eaux, sous l'infini des cieux.
Ses filets sont posés. La mer grossit. N'empêche
Qu'il est sûr pour demain de faire bonne pêche.
La femme et les petits ne manqueront de rien.
Il chante. Ah ! ce métier de chien, de galérien,

On l’aime, on l’aime tant, d’une amour si têtue !
C’est la mer qui vous plaît, cette mer qui vous tue.
Elle sait vous manger, mais aussi vous nourrir.
On en a tant vécu qu’on en peut bien mourir !
Et le pêcheur, tout près d’arriver à la côte,
Reprend l’air d’une voix plus joyeuse et plus haute.

Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions deux, nous étions trois.

Va donc, le vent du nord, l’homme qu’un flot emporte,
La veuve en deuil, les gas orphelins, bah ! qu’importe !
La mer qui fait tout ça ne le fait pas exprès.
Puis, la mer avant tout, et les autres après !
Houp ! quand même, et gaîment, en marins que nous sommes !
Tant que la mer vivra, la mer aura des hommes.